

## La phobie existe-t-elle ?

Question de structure bien entendu.

La phobie est pour Freud la chose la plus répandue chez l'enfant au point qu'il propose un diagnostic au très large spectre d'hystérie d'angoisse pour la phobie, dont on ne sait pas s'il implique qu'elle se précise par la suite en hystérie ou névrose obsessionnelle. Et Lacan ajoute que l'analyse d'une phobie chez l'enfant ne gagne somme toute qu'un peu de temps sur sa résolution naturelle. Il insiste pour dire que l'intérêt du cas du petit Hans ne réside pas à proprement parler dans cette guérison, d'ailleurs relative, ce qui n'est pas pour réduire l'importance du cas puisqu'il y consacre une année de séminaire, cruciale dans la mise en place de la métaphore paternelle. Etrangement Lacan ne cesse de rapprocher phobie et perversion, sans doute pour mieux les opposer, comme s'il fallait les traiter sur le même plan, un plan qui s'oppose aux grandes névroses au désir « stabilisé », hystérie et névrose obsessionnelle. Carrefour ou plaque tournante sont les termes qui spécifient ce qui semble par lui conçu comme une étape. Reste à dire en quoi consiste cette étape : rien moins que le signe du franchissement du complexe de castration, dont on apprendra d'ailleurs qu'il échoue toujours, au symptôme près. Il suffira ensuite, pour qu'un sujet s'y reconnaisse, de faire cette fois du symptôme une nécessité, un complément nécessaire.

Le symptôme phobique vaut surtout pour ce dont il protège, car la localisation de l'angoisse dans une peur nommable lui offre une limite. C'est tout l'espace qu'il y avait entre les attentats de janvier et ceux de novembre, entre des attentats qu'on pouvait croire viser certains « Charlie » selon le modèle du régicide, dès lors localisables, et ceux qui peuvent survenir n'importe où, n'importe quand. De la peur à l'angoisse.

Election (fétiche) ou dégoût (Hans) de l'objet détaché de son support maternel déterminent le choix subjectif qui s'ensuit. Mais c'est ainsi que, d'un côté, l'objet d'une perversion n'empêche pas que pour Lacan celle-ci soit donnée comme transitoire de principe. Et de l'autre côté, l'objet de la phobie entre dans le monde mouvant des objets transitionnels, mais sur quel mode ? Il met en jeu une transition qui mobilise le signifiant. Le « fort-da » l'avait illustré, avec la présence de la mère comme ce avec quoi on joue et qu'on tente ainsi de maîtriser. Avec la phobie c'est un pas de plus fort répandu, à mobiliser le signifiant grâce à l'établissement d'un intérieur confortable incluant la mère face à un extérieur redouté où se déploient les éléments transformables tentant de piéger l'insupportable.

Un exemple pour saisir ce point : à quoi correspond le goût si répandu pour les films d'horreur sinon à cette opération de maîtrise de l'angoisse ? Ou encore la peur telle qu'elle est mise en œuvre dans ces manèges de fête foraine ? La phobie procède de même mais n'a besoin d'aucun artifice, elle pratique seule ses mises en perspective.

L'animal est sans doute le plus fréquent à servir de terrain de jeu. Depuis le bélier du sacrifice d'Abraham, point d'orgue du cannibalisme, jusqu'au tigre de

papier ou à ce cheval qui nous servira de blason à Marseille, l'animal occupe un domaine propre. Et il est toujours aussi aux premières loges du catalogue des perversions. Tout ça parce que ce vivant qui ne parle pas, l'animal, se trouve au cœur de la mise en place du signifiant chez le parlêtre.

La journée nationale des Collèges devrait développer ce que ce prélude a entrepris, ainsi que les autres préludes qui ont précédé ou suivront.

Jean-Jacques Gorog